

***Ville imaginaire. Ville identitaire. Échos de Québec* sous la direction de Lucie K. Morisset, Luc Noppen et Denis Saint-Jacques, Québec, Éditions Nota bene, 1999, 345 p.**

Carole Tardif

Volume 18, numéro 3, 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/040202ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/040202ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

1203-9438 (imprimé)

1703-8480 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tardif, C. (1999). Compte rendu de [*Ville imaginaire. Ville identitaire. Échos de Québec* sous la direction de Lucie K. Morisset, Luc Noppen et Denis Saint-Jacques, Québec, Éditions Nota bene, 1999, 345 p.] *Politique et Sociétés*, 18(3), 183–186. <https://doi.org/10.7202/040202ar>

---

***Ville imaginaire. Ville identitaire. Échos de Québec***

sous la direction de Lucie K. Morisset, Luc Noppen et Denis Saint-Jacques,  
Québec, Éditions Nota bene, 1999, 345 p.

Dis-moi d'où tu viens, je te dirai qui tu es... Dans une certaine mesure,  
l'ouvrage sous la direction de Morisset, Noppen et Saint-Jacques pose la

question de l'influence des représentations spatiales, urbaines entre autres, sur les processus de construction identitaire des individus et des collectivités. Question pertinente s'il en est une, surtout dans le contexte d'une civilisation de plus en plus urbaine et urbanisée. Cette interrogation opposera constamment la Ville Imaginaire (celle issue des images, des représentations, des mythes et des utopies) à la Ville Identitaire (celle qui est vécue, qui sert de cadre de référence à l'action des individus et des collectivités et que l'on s'approprié). Une opposition qui revient, en fait, à élaborer un discours dialectique sur la ville abstraite et la ville concrète. La réflexion proposée à ce titre est d'autant plus riche qu'elle met à contribution les recherches d'auteurs d'horizons disciplinaires différents : histoire, architecture, littérature, géographie, sociologie, communication et études urbaines. *Ville imaginaire/Ville identitaire* regroupe ainsi quelques-unes des communications présentées lors d'un colloque à Québec, à l'automne 1998, sous l'égide du Centre d'études interdisciplinaires sur les lettres, arts et les traditions (CELAT) et du Centre de recherches en littérature québécoise (CRELIQ) de l'Université Laval. Soulignons aussi la remise, à l'automne 1999, d'un des prix du Québec à Luc Noppen pour l'excellence de ses travaux.

Cette publication est intéressante sous plusieurs aspects. En tout premier lieu, l'ensemble des textes proposent une herméneutique de l'espace urbain, un type d'analyse rarement abordé de façon aussi formelle dans le champ des études urbaines. Certes, en près de cent ans d'urbanisme académique – si on me permet cette expression –, de nombreux auteurs se sont penchés sur les questions de la perception de la ville. Ils ont proposé leur propre vision de ce qu'elle devrait ou pourrait être. Certains ont même tenté de réaliser cette *Urbe* idéalisée. Un retour sur la pensée des Utopistes, sur l'école des fouriéristes (le Plalanstère) ou sur les travaux de Le Corbusier (Brasilia), de Soleri (Arcosanti), de F. L. Wright (BroadAcre City), pour ne nommer que ceux-là, démontre à quel point la ville relève aussi de l'imaginaire. Quels sont alors les processus à l'œuvre entre la formalisation de l'idée de « ville » et la planche à dessin de l'aménagiste / urbaniste ? Entre cette dernière et la réalité du terrain ? À la limite et en dernière instance, pourrait-on parler ici d'une certaine forme de « psychologie » de la ville et de l'urbanité ? Ainsi, l'objet urbain que l'on a mesuré, quantifié, qualifié et cerné dans ses multiples dimensions géographiques, historiques, sociologiques, économiques et politiques, s'observe aussi sous l'angle des représentations et de leurs significations. Une analyse qui se tourne, d'une part, vers l'image de la ville en elle-même et, d'autre part, vers tout ce que cette dernière peut véhiculer en termes de symboles, de valeurs, de discours (ainsi que leurs diverses interprétations) qui construirait et spatialiseraient l'identité individuelle et collective. Sur cette base, les auteurs de cet ouvrage, tout en élaborant leurs hypothèses explicatives d'une herméneutique urbaine, participent eux-aussi à la construction d'une certaine image de la ville et à son mythe. En effet, par leurs choix empiriques et l'analyse qu'ils tirent de ceux-ci, ils ré-interprètent l'objet urbain et projettent une seconde image de celui-ci qui se superpose à la réalité qu'ils tentent de découvrir.

Un second aspect tout aussi intéressant, et qui constitue une force majeure de l'ouvrage, concerne les matériaux utilisés pour appuyer cette analyse. Le recueil comprend vingt textes touchant cinq problématiques soit : la construction de l'image de la ville, sa sémiogenèse, la transmigration de l'idée de ville à la ville (images construites), les images identitaires (la ville comme état d'esprit) et les images archétypiques (substrats de l'imaginaire). Outre cette division « éditoriale » et théorique, où les recoupements et les parallèles entre les différentes parties sont explicites et nombreux, nous retrouvons plus précisément deux séries de textes, selon l'angle d'approche privilégié par les auteurs.

La première série de textes relève d'analyses de terrain avec des études sur les cas montréalais, cubain, québécois et français. Ces études présentent un caractère « orthodoxe » par rapport à ce qui est connu des études urbaines. Entre autres, Mercier, Parazelli et Morin confrontent les processus d'identification et d'appropriation des jeunes de la rue à Montréal, ainsi que les stratégies administratives pour les repousser à la marge. L'expérience de revitalisation des quartiers de la Havane par les projets communautaires, présentée par Alain Caron, souligne l'importance de l'identification culturelle et historique aux lieux comme condition de leur appropriation par les collectivités. Pour sa part, Martin Simard examine les liens entre le développement local et les processus identitaires en reprenant les concepts géographiques de l'espace absolu, de l'espace vécu et de l'espace social et leur apport à la constitution des communautés. Le texte de Maryse Souchard synthétise l'ensemble de ces propos en posant les choix urbanistiques comme autant d'éléments d'une communication politique locale. Ainsi, les projets d'aménagement permettront ou non l'appropriation des lieux et des espaces urbains par certaines communautés, ce qui conduit au concept de « *Place Identity* ». L'exemple des actions du Front national en France, dans les villes où il possède un certain capital politique, est éloquent à ce titre. En effet, ce dernier utilise l'espace comme expression tangible de sa doctrine politique d'extrême-droite en réalisant des interventions urbanistiques (choix architecturaux, changement de nom de certaines places publiques, etc.) qui conduisent à l'affirmation d'une identité excluante et xénophobe.

Dans la seconde série de textes, les différents auteurs nous proposent un voyage captivant et stimulant à travers toute une production littéraire, picturale, cinématographique et théâtrale. Les œuvres québécoises et d'ailleurs servant de base d'analyse ont certainement fait l'objet d'interprétations selon d'autres domaines de connaissance. Toutefois, leur relecture, dans le contexte de leur participation à la construction de l'image et de l'identité urbaines, apporte un regard neuf et d'un grand intérêt. Comment la ville et son image sont-elles véhiculées à travers ces diverses représentations, qui passent du récit des voyageurs des 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles (Rajotte), au roman des néo-québécois (Barreiro), sans oublier les influences urbaines sur les productions artistiques de concepteurs utilisant l'urbanité soit comme réflexion ou matériau (Garneau, Hébert et Ouellet, Trépanier, Lintvelt, Kwaterko, Dion).

Par exemple, le texte de Marc Grignon (à relier à celui de Morisset) démontre comment les représentations de Québec sous les régimes coloniaux français d'une part, et britannique d'autre part, ont contribué à forger l'image particulière de cette ville. Ainsi, les représentations cartographiques françaises adoptent presque exclusivement le même point de vue et s'attardent aux mêmes caractéristiques urbaines et topographiques. En effet, les Français arrivent et « découvrent » Québec : leurs représentations mettent donc l'accent sur une vue de l'Est à partir du fleuve, une perspective offrant au regard la Basse-ville entre le Cap Diamant et la rivière Saint-Charles. Sous le régime britannique, les représentations seront plus diversifiées, cependant, une caractéristique se démarque : Québec, ville conquise, pourra être vue de l'intérieur, de la Haute-ville et de la Citadelle, en particulier. Chacune de ces conventions de représentation possèdera alors une fonction symbolique et stratégique pour le régime auquel elle appartient. La thématique Haute-ville/Basse-ville, avec toutes les connotations socioéconomiques qui lui sont reliées, sera explorée sous tous ses angles à l'aide de différentes œuvres. Autre exemple, Michèle Garneau analyse quelques productions cinématographiques québécoises en lien avec la construction d'une identité et d'un imaginaire urbains. Elle établit, à l'aide d'un de ces films, des parallèles saisissants entre l'évolution d'un quartier urbain, Griffintown à Montréal, et le drame vécu par l'un de ses habitants, David Martin, photographe et archiviste. En effet, dans le film *Albédo* de Leduc et Roy, la démolition du quartier accompagne la descente aux enfers de Martin qui le conduira au suicide (« [...] *ce qui s'y passait se passait aussi en moi* », dira-t-il).

La présentation générale de *Ville Imaginaire / Ville Identitaire* contribue aussi à rendre cette publication originale et fort intéressante. De plus, les nombreuses illustrations bonifient le propos, ainsi que les introductions liminaires qui permettent de suivre l'évolution de la thèse et qui en facilitent la compréhension. En terminant, j'emprunterai la conclusion de M. Rajotte : « *Face à des lieux que les mots n'arrivent pas à circonscrire, les voyageurs mènent un jeu perdu d'avance. Aussi la consignation de leur voyage devient-elle une opération métaphorique de réécriture et de relecture. Le plus souvent leurs lectures leur permettent de rendre la ville lisible, la littérature se présente comme une prosopopée de la ville parcourue. «Étonnants voyageurs ! [...] Dites, qu'avez-vous vu ?» scande le fameux vers de Baudelaire, mais encore plus peut-être : dites, qu'avez-vous lu ?»* (p. 51).

Carole Tardif

Université du Québec à Montréal